

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 11. — (26 Janv.) 7 Février, 1834.

De la Société Grecque.

IV.

(V. la Livr. du (10) 22 Décembre).

COMME dans les temps anciens, c'est au ciel riant de l'Ionie que commence à poindre l'aurore de la régénération grecque. On dirait que la civilisation aime à suivre ses anciens errements pour rentrer dans ses foyers. Ce sont les communes de Chios, de Smyrne, de Cydonie, d'Ipsara qui donnent le premier signal de la renaissance par leur commerce, leurs richesses, leurs écoles, leur marine, leurs savans, leurs hommes politiques. A ce mouvement se rattache Jeannina; viennent ensuite Hydra, Spezzia, les communes du Péloponnèse, jusqu'à ce que cette nouvelle lumière, cette nouvelle vie rayonnant autour d'elles, ait éclairé et réchauffé les coins les plus reculés de la Grèce.

C'est par les communes aussi que commença au moyen âge la régénération italienne; comme des fleurs au lever

du soleil, Pise, Gènes, Florence, Venise, s'épanouissaient aux rayons de la liberté. Mais dans leur développement elles oublièrent une chose, l'Italie; au lieu de se tendre les bras pour se réunir et se confondre dans une grande nation, elles s'isolaient dans leur égoïsme municipal. Leur défaut c'était leur perfection; chacune d'elles renfermait en soi tous les élémens de prospérité et d'avenir; aucune d'elles n'avait besoin de sa voisine pour être plus parfaite et plus glorieuse. Elles ne pouvaient former par leur jonction un tout parfait; parcequ'un tout parfait ne peut-être composé que de parties imparfaites.

Grâce à la Providence divine, cette perfection manquait aux communes grecques; le divin architecte qui les destinait sans doute à être les pierres d'un grand édifice, les avait taillées de telle sorte, que l'une avait besoin de l'aide de l'autre pour résister à l'oppression ottomane; mais surtout il avait imprimé dans leurs âmes la grande idée de l'unité nationale.

Cette idée que l'antiquité grecque n'avait pas eue, cette idée dont l'Italie et l'Allemagne sont depuis longtems en travail, cette idée, dont la réalisation plus ou moins complète dans les autres parties de l'Occident est due aux monarchies, mais après leur avoir coûté, depuis des siècles, tant de peines et tant de sang, est chez les Grecs modernes une apparition toute naturelle, toute spontanée, comme les fleurs de leurs prairies, comme la sérénité de leur ciel. La France est une, mais elle a été forcée à le devenir par le génie de Richelieu, de Louis XIV, de Napoléon. La Grèce est une aussi; les Grecs des îles Ioniennes, les Grecs du Royaume d'Athènes, les Grecs de la Thessalie, de l'Épire, de la Macédoine, de la Thrace, de l'Asie-Mineure sentent qu'ils forment

un tout indivisible, mais par le libre arrêt de leur conscience. L'unité en Occident a été inscrite sur le front des nations par la main de fer du despotisme; l'unité en Orient a été inscrite sur le front de la nation grecque par la main de la religion, de la science et de la liberté.

Nous parlerons ailleurs de cette église grecque qui, sans avoir à ses ordres des armées et des trésors comme les Richelieu, sans couper des têtes comme la Convention, mais par la seule force de sa parole, de sa discipline et de ses traditions, fut le lien sacré qui retint réunies en un faisceau toutes les branches de la famille grecque (a).

Celui qui esquissera dans notre recueil l'histoire littéraire de la Grèce moderne, démontrera comment nos savans conservèrent la tradition d'un empire grec, développèrent l'idée de l'unité de notre race, l'espérance d'une destinée commune pour tous les peuples qui avaient jadis vécu à l'abri de l'empire de Byzance.

L'église se perpétuant par les élections, les savans ne formant pas une caste protégée et pensionnée par l'autorité centrale, mais étant aussi les enfans du peuple, il est hors de doute que c'était le peuple grec lui-même en dernière analyse, qui, par l'église et par les savans, poursuivait l'idée de sa propre unité; que cette idée sortait de la conscience de la nation et qu'elle s'incarnait chaque jour davantage par l'essor de la liberté; et que ce n'était pas comme en Occident une idée venant d'en haut et ayant besoin d'une

(a) Nous recommandons aux Européens qui veulent acquérir une idée de la grandeur et des mérites de l'église grecque, l'excellent ouvrage de M. Neal, *History of the holy eastern church*. London 1850. Lorsqu'on aurait pu consulter ce travail profond et complet, on est inexcusable de parler de l'église grecque aussi superficiellement que le fait la *Revue des deux mondes* dans une de ses dernières livraisons.

force matérielle pour vaincre les résistances qu'elle rencontrait dans la conscience et dans les habitudes des nations occidentales elles-mêmes.

Mais en dehors de l'influence de l'église et des lettres, il est intéressant de voir le peuple lui-même à l'œuvre; de le saisir travaillant à se constituer, dans le sein même de son esclavage, une unité non seulement spirituelle et idéale, comme celle de l'église et des lettres, mais matérielle, visible, entourée de garanties; réussissant, à force de peines, de sacrifices, de martyres, à former un gouvernement à part dans l'état ottoman, et à donner à ce gouvernement la forme d'un gouvernement représentatif.

Nous verrons dans ce travail admirable et dont on ne saurait nommer les ouvriers, pas plus qu'on ne saurait nommer les poètes de ces sublimes chants populaires qui ont excité l'admiration et exercé la critique des Byron, des Goethe, des Fauriel, des Tommaséo, nous verrons, disons-nous, les libertés communales, faibles débris laissés sur pied par le torrent de la conquête ottomane, s'élargir peu à peu et devenir des libertés provinciales; les libertés provinciales se donner à leur tour la main à Constantinople, devenue encore une fois la tête de la nation grecque.

Les libertés communales, dont nous avons parlé dans une des livraisons précédentes, étaient une immense faveur de la Providence divine; sans elles, la race grecque aurait été brisée à jamais sous le joug ottoman. Mais si elles suffisaient à assurer à la commune le bien-être de chaque jour, en restant isolées, elles ne présentaient pas d'abord une masse assez compacte pour tenir en respect la rapacité des gouverneurs tures; et ensuite entre la commune et le but final, l'unité de la nation, il restait un

intervalle immense que la commune toute seule ne serait jamais parvenue à franchir.

L'esprit grec semble avoir compris de bonne heure que l'isolement des communes, leur développement parallèle, pour ainsi dire, n'aurait jamais abouti à l'unité nationale; qu'il fallait aussi que les communes, restées, qu'on nous passe l'expression, à sec, comme autant d'îles, au milieu du débordement de la conquête ottomane, jettassent des ponts et bâtissent des chaussées pour pouvoir communiquer entre elles, échanger leurs richesses morales et se concerter pour le grand œuvre de la délivrance.

Comme si elles obéissaient à un mot d'ordre, voilà les communes des bourgs et des villages qui forment entre elles une espèce d'alliance ou de conjuration, comme celles d'Occident au moyen âge; qui envoient des députés au chef-lieu du département, pour représenter et protéger auprès du Voévode les intérêts de leurs commettans. Ces espèces de conseils départementaux choisissaient à leur tour d'autres députés qui, réunis au chef-lieu de la province, représentaient auprès du Pacha la province entière; opinaient sur la répartition des impôts; lui soumettaient leurs plaintes contre les Voévodes et les Cadis, s'il leur arrivait d'être trop rapaces et trop sanguinaires, et la plupart du temps parvenaient, ou par l'intrigue ou par la corruption, à les faire destituer (a).

Mais il pouvait arriver que le Pacha fût sourd aux plaintes et aux réclamations de ces assemblées provinciales; qu'étant d'accord avec ses subalternes les Voévodes, ses créatures à lui, il trouvât plus avantageux de parta-

(a) Voyez *Maürer, das Griechische Volk*, Tom. 1. p. 39.

ger avec eux les dépouilles des rayas. Il fallait inventer une garantie contre un pouvoir sans contrôle et sans limites, contre le pouvoir d'un Pacha.

L'histoire nous apprend que les meilleures natures se pervertissent au contact du pouvoir absolu. Un homme qui peut tout ce qu'il veut, devient presque toujours une bête féroce et dangereuse. Que pouvait-on attendre de bon d'un musulman ignorant, élevé, le plus souvent, des derniers rangs de la société au poste de Pacha, et envoyé avec pouvoir de vie et de mort, gouverner un peuple infidèle que le Coran lui commandait de haïr? Si cet homme eût été persuadé que ceux qu'il gouvernait ne possédaient aucun moyen de défense contre sa tyrannie, que leur seule garantie consistait dans les scrupules de sa propre conscience, malheur à eux, à leurs femmes, à leurs enfans! Il était donc de toute nécessité que les Grecs inventassent une garantie un peu plus solide que les scrupules de la conscience d'un Pacha ottoman; c'était pour eux une question d'être ou de non être.

L'Oedipe grec sut en trouver la solution.

Les députés ou primats des provinces plus riches, entretenaient à Constantinople des envoyés ou chargés d'affaires (*Vékyls*) (a), dont les fonctions principales étaient les suivantes: protéger auprès des ministres de la Sublime Porte les intérêts des provinces, gagner leur amitié par des cadeaux, faire réprimander par eux le Pacha s'il commettait quelque acte d'injustice trop criant dans son gouvernement; enfin, lorsqu'il était incorrigible et sourd aux remontrances des *codgea-bachis*, lui faire envoyer sa

(a) Seul le Péloponnèse avait des *Vékyls* permanents.

destitution, qui, d'après les us et coutumes de l'administration turque, était la plupart du temps accompagnée de la décapitation.

L'histoire nous a conservé les dépêches de Nicolas Machiavel à la Seigneurie de Florence, lorsqu'il était son *Vékyl* à la cour de César Borgia. C'est là que nous voyons à l'œuvre ce profond politique, c'est là que nous admirons sa souplesse, son talent d'observation, la finesse de son génie. Nous croyons pourtant que si l'histoire nous avait conservé la correspondance des *Vékyls* du Péloponnèse avec leurs commettans, nous admirerions en eux des politiques aussi souples, aussi rusés, aussi machiavéliques que Machiavel lui-même. Que d'art, que d'intrigues, que de génie ne fallait-il pas dépenser pour faire destituer un Pacha puissant, qui puisait à pleines mains dans la bourse de ses gouvernés pour entretenir des protecteurs à la cour du Sultan! Que de connaissances du caractère et des faiblesses des Turcs, des intrigues du Sérail ne fallait-il pas posséder pour savoir quels ressorts on devait faire jouer à fin de parvenir à son but! Que de chefs d'œuvre de ruse et de haute comédie qui resteront à jamais inconnus à la postérité!

Il est probable cependant que les *Vékyls* ne voyaient pas toujours le succès couronner leurs efforts, et que le Pacha avait des protecteurs si haut placés, qu'il pouvait délier tous ses ennemis. C'est égal; l'existence des *Vékyls* était toujours un épouvantail pour lui, une garantie puissante pour les sujets chrétiens. Il savait que s'il mécontentait les rayas, il y avait à Constantinople des hommes ayant beaucoup d'argent dans leurs poches, et beaucoup de tours dans leur gibecière, qui faisaient

nuit et jour la garde à toutes les avenues du pouvoir, qui avaient des créatures auprès du Grand-Vizir, du Kisklar-Aga et de la Sultane favorite, et épiaient le moment propice, une chute ou un caprice de son protecteur en cour, pour lui faire trancher la tête; il aimait mieux alors vivre en bonne harmonie avec les habitans de sa province, que de les pousser au désespoir. Le lion se rangeait pour ne pas écraser l'insecte sous sa patte (a).

Et ces *Vékyls* n'étaient pas à Constantinople les enfans perdus de l'idée grecque dans un milieu étranger et hostile. Ils y trouvaient des protecteurs puissans, issus de leur race, parlant leur langue, professant la même foi, et caressant, dans le secret de leur conscience, la même idée, l'idée de la régénération grecque; ces Phanariotes, drog-mans de la Porte, qui au milieu de l'esclavage, avaient su se faire les conseillers de leurs maîtres, gagner des couronnes, régner sur la Valachie et sur la Moldavie, publier, à l'instar des empereurs de France et d'Autriche, des codes civils pour leurs sujets chrétiens.

Ils trouvaient plus encore; ils trouvaient dans le Patriarche grec de Constantinople, le chef reconnu de la nation grecque, entouré de son Synode d'Evêques (b), et élu, aussi librement que cela pouvait se faire sous le joug de

(a) Par ces moyens, les Primats du Péloponnèse étaient devenus les vrais souverains du pays, comme le remarquent MM. Leake, *Morea* I. 342, et Maurer I, 69.

(b) Le Patriarche n'est pas un monarque absolu comme le Pape; il ne peut rien décider d'important sans le consentement de son Synode. Pour qu'il ne pût abuser de son sceau, on l'avait partagé en quatre fragmens qui étaient confiés à la garde de quatre Archevêques. Sous le patriarche Samuel Ier qui monta sur le trône en 1764, il s'agissait de résoudre la question douteuse, d'après

la tyrannie, par le haut clergé et l'aristocratie du peuple grec. Nous ne savons pas si l'Esprit-Saint se mêle de l'élection du Pontife de Rome; mais l'histoire nous démontre que l'Esprit-Saint éclairait les électeurs du Pontife de Constantinople; car, sans la grâce divine, nous n'aurions jamais eu cette série de saints Pontifes, parmi lesquels brillent, comme des astres étincelans, six martyrs de la foi chrétienne, et le plus illustre de tous, le Patriarche Grégoire, pendu le jour de Pâques de l'année 1821. Le jour viendra sans doute, où la nation grecque aura des plumes assez classiques pour écrire dignement les faits et gestes, *gesta Dei*, de cette pyramide de Patriarches, qui commence à s'élever depuis le second jour de la conquête, pour arriver jusqu'à la potence régénératrice du Patriarche Grégoire; le jour viendra où l'on nous montrera ces gardiens immortels de la foi et de la nationalité grecque, luttant d'un côté contre cette réforme religieuse de Luther qui faisait trembler le Vatican sur sa base, et ne lui laissant pas gagner un seul pouce de terrain sur l'orthodoxie, pendant que la Papauté y perdait presque la moitié de ses possessions en Europe; de l'autre, résistant à la Papauté elle-même qui, avec la tenacité qui caractérise sa politique religieuse, tâche vainement, depuis dix siècles, de ranger l'Orient sous sa loi. Et quelles armes avaient-ils ces gardiens de la foi, à opposer à leurs ennemis? Ils n'avaient ni puis-

les canons, si deux frères pouvaient épouser deux cousines germaines; il fallut convoquer tous les chefs des Eglises orientales, et rédiger une décision collective, car le Patriarche tout seul n'a pas le droit de législation ou d'interprétation.

sance temporelle, ni majestés apostoliques, très-chrétiennes et très-fidèles, ni trésors, ni inquisiteurs, ni jésuites à leurs ordres; ils étaient même inférieurs à leurs adversaires en science, en érudition, en éloquence; ils étaient les esclaves d'un barbare; ils n'avaient que la parole, la foi, la conscience de leur sainte mission. Avec ces armes, faibles aux yeux du monde, mais toutes puissantes, mais bénies du ciel, ils repoussaient au loin les flots envahisseurs du Papisme et du Protestantisme.

Et au milieu de ces luttes gigantesques, ils tenaient des conciles, ils instituaient des écoles et des imprimeries, ils défendaient la propriété des Lieux-Saints contre la diplomatie occidentale, ils protégeaient les chrétiens contre l'oppression de leurs maîtres, ils bénissaient d'une main, ils civilisaient de l'autre!

Le désir de prouver que l'amour et l'habitude des libertés politiques ne manquent pas à la société grecque, nous a entraînés un peu loin; nous avons esquissé peu à peu l'histoire du développement intérieur de cette société. Si nous avons un peu trop abusé de la patience de nos lecteurs, nous croyons cependant avoir démontré suffisamment, que le principe d'élection, de représentation, de liberté apparaît, de la base au sommet, dans toutes les institutions que ce peuple s'est données pendant l'espace de quatre siècles; et que c'est à l'ombre d'un gouvernement représentatif, qui n'avait ni sanction, ni légalité, mais qui reposait uniquement sur la libre vo-

lonté et sur le bon sens des rayas, que les Grecs ont su se rendre supérieurs à leurs conquérans et poursuivre le grand œuvre de leur émancipation. Mais si pendant la domination turque, les Grecs assujettis de force à un pouvoir usurpateur et tyrannique, et se trouvant dans un état latent de révolte perpétuelle, ne pouvaient certainement avoir recours qu'au principe de liberté, cela ne prouve pas que le principe d'autorité leur soit antipathique. Bien loin de là, il n'y a peut-être pas au monde d'autre nation chez qui ces deux principes se combinent et s'harmonisent comme chez les Grecs. Si l'on pouvait les faire voter sur la forme de gouvernement qu'il leur plairait d'adopter après leur émancipation définitive, il n'y a pas de doute que tous les bulletins, sans exception, porteraient le nom *monarchie héréditaire*. Mais le principe d'autorité se fera jour aussitôt qu'un gouvernement chrétien succédera à l'usurpation musulmane, et les Grecs viendront d'eux-mêmes déposer entre ses mains une partie des libertés dont ils ont fait usage pour combattre leur tyran. On verra alors que le Grec se soumettra volontiers à l'autorité et à la discipline si nécessaires, surtout à un grand état nouvellement formé; et que le plus remuant et le plus conspirateur des esclaves d'un pouvoir tyrannique sera le plus soumis et le plus obéissant des sujets d'un pouvoir légal et civilisateur.

Nous allons clore ce tableau de la société grecque par quelques considérations sur l'esprit de révolution qui va peut-être lui donner la vie.

Tout homme qui étudie la marche de l'esprit révolutionnaire en Orient, ne peut manquer de faire l'observation suivante: qu'en Occident la révolution va de ba-

en haut, et qu'à mesure qu'on s'élève au dessus des couches inférieures de la société, il se manifeste une tendance antirévolutionnaire; tandis qu'au contraire en Orient, la révolution va de haut en bas, et que plus on monte, plus on se sent entraîné dans le courant révolutionnaire. Chez nous, la révolution est de bonne maison; elle s'assied à la table des princes, elle a assez de quartiers pour entrer dans les carrosses du roi. Justement parce qu'on est roi, ou prince suzerain, ou président d'une fraction quelconque de cette grande et illustre société byzantine, on doit être nécessairement révolutionnaire; et l'on ne sera couronné empereur à Byzance que par la grâce de Dieu et de la révolution.

La seconde observation qui nous frappe, c'est qu'à peine les révolutionnaires de l'Occident mettent-ils le pied en Orient qu'ils deviennent conservateurs. Ces démagogues, ces socialistes qui se sentent trop à l'étroit dans le cercle de la monarchie constitutionnelle, et qui ne rêvent que républiques démocratiques et sociales, deviennent tout d'un coup les défenseurs et les prôneurs du régime turc. A leurs yeux, les rayas n'ont que trop de libertés; et le Coran vaut bien l'Évangile.

Quelle est l'explication naturelle de ces anomalies apparentes?

C'est qu'en Orient, la révolution c'est l'émancipation d'une race chrétienne et civilisée, opprimée par une race musulmane et barbare; c'est le triomphe du christianisme et de l'humanité. Par conséquent, plus on est grand par la naissance, par la pensée, par la mission sociale qu'on a acceptée, plus on doit travailler à accomplir cette révolution salutaire.

C'est qu'en Occident, la révolution c'est le socialisme, c'est la guerre des classes entre elles, c'est la négation du Christianisme, c'est la dissolution de l'humanité.

En Orient, la révolution ne rencontre dans sa marche aucun droit qui lui barre le passage; elle s'avance appuyée sur les épaules de la religion et du droit; elle est bénie par les prêtres, elle est approuvée par les jurisconsultes, elle est acceptée par les souverains. La révolution ne fera que remettre les choses à leur place; ce sera la restauration.

En Occident, la révolution sociale doit passer comme Tullie sur le corps de son père; elle rencontre à chaque pas des droits qu'elle doit renverser; elle est condamnée par les jurisconsultes, maudite par les prêtres, combattue par les rois.

Mais, lorsque chassée de l'Occident, elle vient prêter son épée au Sultan des Turcs, elle n'est pas si inconséquente que cela nous paraît de prime abord. Il y a plus de ressemblance qu'on ne croit entre le socialisme et le Coran. Le mahométisme n'est autre chose que le déisme; ses institutions ne sont que l'émancipation de la chair.

La famille chrétienne, la propriété civile, ces institutions abhorrées de la société occidentale que le socialisme ne peut parvenir à renverser, il n'en trouve plus de trace dans l'Orient turc, sous la loi de Mahomet. Est-il alors inconséquent le moins du monde, le socialiste européen qui embrasse l'Islamisme? Il ne change pas de religion; il avait cessé d'être chrétien, il était Mahométan avant de venir en Orient.

R.



Esquisses de littérature grecque moderne.

(Voir la 9^{me} Livraison).

Depuis l'invasion musulmane, le torrent de la barbarie n'a pas également submergé toutes les parties de la Grèce. Tandis que les unes subissaient un joug abrutissant, d'autres étaient placées sous le régime plus doux et plus civilisé de Venise. Les Grecs n'y conservaient aucune activité politique, mais au moins n'y étaient-ils pas traités en esclaves, et ne tremblaient-ils pas pour leur vie et pour leur foi. Sous l'égide d'une loi rigoureuse, ils profitaient de la paix, qui leur permettait de développer leurs ressources matérielles. Ils n'avaient pas d'existence nationale, mais au bien-être dont ils jouissaient, ils pouvaient jusqu'à un certain point s'en permettre l'illusion. Candie était surtout en possession de ces avantages, qui ne compensent pas la perte de l'indépendance, mais qui la rendent moins amère. Venise la distinguait avec raison parmi toutes ses acquisitions; elle connaissait la bravoure de ses habitants. Deux fois sous Vatazzés ils s'étaient révoltés contre sa domination; et lorsqu'ils durent se résigner, ils allaient en masse prendre du service dans les armées des empereurs de Byzance qui combattaient les Musulmans, et l'histoire a enregistré des prodiges de leur valeur. Aussi Venise, après avoir solidement établi sur eux sa domination, leur

donnait-elle tous ses soins. Foscarini y fut envoyé pour leur donner des lois particulières, privilège qui est accordé à peu de peuples conquis, et qui constitue une partie de l'indépendance. Plus tard, des luttes sanglantes s'étant engagées entre les maîtres chrétiens de l'île et ses envahisseurs turcs, les Candiotes prirent fait et cause, comme on devait s'y attendre, pour les combattans du Christianisme et de la civilisation, et l'honneur de ces sièges, soutenus avec autant d'intrépidité que de persévérance, rejaillit aussi en grande partie sur les Grecs de Candie.

Ce réveil à la vie active, tout incomplet qu'il était, ne pouvait qu'exercer son action sur la littérature. Il donna naissance à une poésie qui porte au plus haut point le type des temps et des lieux où elle fut produite, et représente la fusion des idées des deux peuples qui s'étaient rencontrés en Candie, l'un descendant, l'autre montant l'échelle de la civilisation. Fleur arrachée à la couronne de la muse d'Italie, qui régnait alors sans partage sur le Parnasse européen, elle était privée de culture, comme le sol sur lequel elle fut implantée, mais elle ne manquait pour cela ni de grâce, ni de beautés originales, qui empruntaient des charmes naïfs au dialecte candiote employé dans ces poésies, tout altéré qu'il était par de fréquents italismes.

Le fruit le plus remarquable de cette littérature hybride, et façonnée à l'image de la société où elle prit naissance, est l'*Eratoeritos*, poème épique en cinq chants, écrit, selon toute apparence, vers les derniers temps de la domination vénitienne en Candie, par Vicence Cornaro, colon de Venise, descendant sans doute de la famille ducale de ce nom, à laquelle appartenait aussi le Ca-

pitaine général Jacques Cornaro, celui qui en 1690 prit Malvoisie en Morée, Canina et Avlona en Dalmatie. Cette épopée ne se distingue ni par l'invention, ni par l'arrangement de la fable. Elle n'est même pas exempte de répétitions et de longueurs fatigantes; mais souvent, à travers les lieux communs, on rencontre plus d'un trait d'imagination, et plus d'une beauté digne de meilleurs temps et d'un meilleur sujet. Plus que toute autre production littéraire, ce poème rappelle les temps et les lieux auxquels il est dû.

Le poète prétend chanter un épisode des beaux jours de la Grèce. Mais il a affublé la Grèce ancienne, dont il paraît très peu informé, d'un travestissement féodal, ou plutôt, l'antiquité pour le docte poète ne remonte pas au delà des temps francs, dont il trace en effet le tableau.

Son sujet est un roman d'amour entre *Arété*, fille d'Hercule, roi d'Athènes, et *Erotocritos*, le fils de son ministre. Le cavalier donne des sérénades sous le balcon de sa belle; il a des démêlés avec la patrouille, distribue des coups d'estoc, et prend la fuite. A un brillant tournoi, donné par le roi, où tous les rois et princes de la Grèce, reconnaissables aux devises de leurs écussons, viennent rompre le lance, *Erotocritos* est couronné de la main de la princesse, et ose demander cette main. Le Roi Hercule punit sa témérité par l'exil, et enferme sa fille dans un donjon. *Erotocritos* après une marche de plusieurs jours, arrive enfin d'Athènes à Négrépoint, le cœur gros de regrets, d'amour et de désespoir. Plusieurs années se passent, après lesquelles le roi de *Valachie* déclare la guerre à son voisin d'Athènes, au sujet d'une ville disputée entre les deux états d'*Erotocritos*, rendu mécon-

naissable par un filtre qu'il emprunte à une magicienne, accourt, provoque en duel et tue le formidable ennemi. Le roi, reconnaissant, lui offre la main de sa fille; mais *Arété*, fidèle à son amant, refuse celui qu'elle prend pour un autre. *Erotocritos*, après avoir joui de sa douleur, en lui faisant un conte sur sa propre mort, reprend enfin ses traits par un filtre contraire, et l'on se reconnaît, on se pardonne, on s'épouse.

C'est, on le voit, un roman de chevalerie, qui n'est ni fort classique, ni particulièrement correct; mais il dépeint mieux que toute histoire les vicissitudes par lesquelles la Grèce a passé. Il la représente divisée en petites principautés, se modelant sur les idées et sur les mœurs de ses conquérants, ignorante, et surtout oublieuse de son passé glorieux, mais toujours accessible aux idées de gloire et de renommée, et sensible aux doux accents de la poésie.

Un autre poème de la même époque, qui mérite de ne pas être passé sous silence, est l'*Erophile*, tragédie de *Georges Chortakis* de Candie, dédiée à *Jean Mourmouris* «excellent orateur,» ce qui alors voulait simplement dire avocat. Elle est également écrite dans la langue populaire de Candie, entachée de tournures et de mots italiens. Le sujet en est aussi inventé. Un roi d'Egypte avait tué son frère pour s'emparer de son trône. Sa fille s'était clandestinement mariée à un jeune homme qu'elle aimait. Le roi qui l'apprend, fait arracher les yeux, la langue et le cœur à son gendre, et envoie cet affreux présent à sa fille, qui se tue de désespoir. Le chœur, composé des compagnons de la princesse, se jette alors sur le tyran et l'égorge, et la pièce est terminée par l'ombre courroucée

du frère aîné de l'usurpateur, qui vient repaître sa vengeance de cet affreux spectacle.

Cette pièce a de plus grands défauts mais aussi de plus grandes beautés que l'*Érotocritos*. Le poète a une teinte d'instruction, puisée sans doute dans les livres italiens. L'économie du drame est mauvaise. Le dialogue est plat et dolent; mais dans les chœurs, qui forment les intermèdes, le poète s'élève à une hauteur, dont on ne le croirait pas susceptible. Il n'entendait rien à l'art dramatique, qui était du reste alors pour la Grèce, un anachronisme. Mais lorsqu'il se livre à son inspiration lyrique, il trouve de belles idées, qu'il exprime, il est vrai, d'une manière un peu diffuse, dans des vers calqués sur les *tercerolles* italiennes.

C'est Charon ou la Mort en plein costume, qui récite le prologue.

« Mon aspect impitoyable, la faux que je brandis, mes os décharnés, le tonnerre et l'éclair qui m'accompagnent, vous disent assez qui je suis. Cependant j'ai du plaisir à le répéter. Je suis le haï, celui qu'on appelle le cruel et l'aveugle; qui moissonne à la fleur de l'âge, au comble de la gloire et du bonheur, les grands et les forts, les jeunes et les vieux, les fous et les sages, les maîtres et les esclaves; qui efface les noms, ternit les renommées, brise la balance de la justice et les liens de l'amitié. Je dompte les cœurs altiers, j'arrête le vol de la pensée, j'écrase les espérances et je calme les peines. Mon regard bouleverse des villes et détruit des mondes. Où sont les Grecs et les Romains, leur grandeur et leur puissance? Où est la splendeur d'Athènes, où sont les guerriers de Carthage, les sciences occultes des Chaldéens? Connaissez-vous les noms de ces géants qui entassèrent des monts pour

élever les Pyramides, ces géants du désert? l'homme se croit l'héritier du monde; cependant les jours succèdent aux jours, les années se perdent dans le néant. Hier a passé, avant hier a été oublié, aujourd'hui n'est qu'une étincelle qui s'éteint dans les ténèbres. Homme d'un jour! ce que vous gagnez s'en va, ce que vous tenez s'envole, ce que vous assemblez se disperse, ce que vous construisez s'écroule. La gloire est une bluette, la jeunesse n'est que poussière, et votre nom s'efface, comme si vous l'aviez écrit sur le sable du rivage, lavé par la vague.»

C'est là l'essence du discours, un peu plus délayé, que tient ce personnage peu courtois. L'hymne à l'Amour, chanté par le chœur à la fin du premier acte, ne serait pas désavoué par une lyre classique :

« C'est un Dieu qui se complait dans les grandes et belles pensées, et repousse les sentiments vulgaires. C'est par sa force que l'Océan se balance mollement dans son bassin, que la terre décrit son orbite, que le firmament tourne sur lui-même. C'est par lui que le germe verdit, que l'arbre s'étend et se propage, et qu'il se couvre de fleurs et de fruits. Il trône dans les yeux des femmes, et sur leurs fronts de neige; il aime à voltiger sur leur chevelure dorée, sur leur sein frais et argenté, et sur le doux corail de leurs lèvres.»

La pièce se termine par cette sentence :

« Le bonheur et les richesses de ce monde ne sont qu'une ombre qui le traverse, qu'une bulle qui s'évanouit, qu'une flamme qui s'éteint d'autant plus vite, qu'elle s'élève plus haut.»

Je ne dirai rien d'un autre drame de cette époque, intitulé *le sacrifice d'Abraham*, qui est sans nul mérite;

je ne releverai pas davantage une traduction de l'Iliade en de très-mauvais alexandrins, des légendes en vers sur les exploits d'Alexandre, et les noces de Thésée, et des élégies sur les nouveaux malheurs de la Grèce; mais je dois en distinguer *la Bergère*, tendre et simple Idylle de Nicolas Drimycticos de Candie, écrite en 1629, dans laquelle cependant l'influence étrangère se fait un peu trop sentir, et où la pureté de la langue, et même le sens, sont souvent sacrifiés à la rime, cette nouvelle importation d'Italie.

Tels sont les principaux produits poétiques de cette littérature peu connue. Je me suis arrêté à leur examen, comme on s'arrête avec complaisance devant la fleur solitaire du désert. Ils sont le chant de cygne de la Grèce expirante, le dernier rayon dont son soleil couchant dore les cimes avant de disparaître. Bientôt tout se tait, et la mort semble s'être emparée de sa proie.

Cependant l'observateur attentif peut reconnaître que dans ce corps inanimé, le cœur n'a pas cessé de battre. La vie qui a déserté les extrémités, s'est retirée dans le sentiment le plus intime et le plus tenace, dans la religion, qui est le dernier refuge de toute nationalité menacée. Une étincelle échappée au flambeau éteint, qui avait éclairé l'univers, continue à couvrir sous la cendre de l'autel, et conserve le feu sacré pour les temps où il pourra bruler d'un éclat plus vif. Dans le grand déluge, l'église fut l'arche de salut pour les Grecs.

Le conquérant voyait avec faveur la dissidence dogmatique qui régnait entre ses nouveaux sujets et les autres Chrétiens de l'Europe; il crut d'une bonne politique de conserver l'église que le Coran lui commandait d'a-

néantir, et de s'en faire un rempart contre les empiétements de l'influence occidentale. La Russie ne comptait pas alors. Tolérant par calcul, le sultan octroya au Patriarche de Constantinople certains privilèges, dont il n'a pas prévu la portée; et les Grecs, voyant tout crouler autour d'eux, se groupèrent avec ardeur autour de la seule liberté qui ne leur fut pas entièrement enlevée, et à laquelle les peuples ne renoncent, qu'après avoir renoncé à toute espérance.

Tandis qu'un dialecte déjà corrompu par l'ignorance et par le contact avec des nations barbares, était parlé et écrit par toute la Grèce, la grande église de Constantinople conservait seule le dépôt de la langue, et la tradition de son enseignement. Une école hellénique fut instituée à son ombre et sous sa protection, par Gennadius, le premier patriarche reconnu par Mahomet II, après la conquête. Tolérée, ou plutôt ignorée par les Turcs, elle produisit des hommes distingués, qui, comme membres du clergé séculier du Patriarcat, rendaient à l'église les services importants qu'ils en avaient reçus. Je dois faire une mention particulière de Maxime Margutius, l'évêque de Cythère, qui a écrit des épigrammes en Grec ancien, dignes de figurer dans l'Anthologie, et qui entretenait une correspondance érudite avec les premiers savants de l'Europe vers la fin du 16^e siècle, particulièrement avec les éditeurs Schellius et Silbourg. Quelques sermons rédigés en grec littéral d'une pureté remarquable, quelques écrits de polémique religieuse, avec certains traités sur la grammaire, sont presque les seuls produits littéraires de cette époque de bouleversement général. Un traité philosophique sur l'Harmonie des êtres, par Gerasime Vlachos (1661)

de Candie, une histoire des Hommes illustres de Chypre, par Nepolyte Rhodinos (1659), sont des exceptions, qui prouvent que l'esprit grec était encore susceptible de sérieuses occupations. Mais c'est à peine si ce faible filet qui continue le grand fleuve de la littérature hellénique, sert à rappeler que la source n'en était pas entièrement tarie.

Cependant cet état de torpeur ne fut pas de longue durée. Revenus de leur premier saisissement, les Grecs mesurèrent l'abîme où ils étaient tombés, et voyant qu'ils avaient tout perdu, ils se rappelèrent qu'ils avaient tout à reconquérir. Avec cette vivacité qui est l'essence de leur caractère, et cette confiance persévérante que le succès trahit rarement, ils se remirent à l'œuvre. Les fils de l'unité nationale, un instant prêts à se rompre, se renouèrent bientôt; la nationalité se rétablit active et jalouse de sa conservation, et la liberté, à peine ensevelie, commença à remuer dans sa tombe. La nuit fut longue, mais l'obscurité ne fut jamais complète. A la clarté de la gloire, succéda la lueur de l'espérance; au rayon du soir se maria celui de l'aurore naissante. La Grèce, revenue au sentiment de l'existence, commença des efforts inouis pour secouer la pierre de son cercueil. Semblable au voyageur qui, égaré dans les neiges, ne saurait s'arrêter, ni fermer sa paupière, sans passer des bras du sommeil dans ceux de la mort, elle poursuivait sa tâche désespérée, sans se permettre aucun instant de repos ni de trêve. C'est surtout à l'instruction qu'elle demanda les forces morales qui devaient suppléer à ses forces physiques, et qui, unies à l'étonnante aptitude de ses populations pour les entreprises commerciales, devaient la rendre un jour capable d'affronter la puissance

de ses oppresseurs. Cent-cinquante ans après la conquête, Constantinople fut de nouveau le centre où se trouvait réuni un grand nombre de Grecs, renommés pour leur érudition. Le prince Cantémir, qui fut le contemporain de plusieurs d'entre eux, et qui n'est pas un témoin suspect, en cite les principaux dans le passage suivant de son histoire.

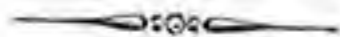
« Je consacrerai dans cet écrit la mémoire des personnages distingués par leur piété et par leur savoir, qui y fleurirent de mon temps. Il y avait entre autres, JEAN CARTOPHILLE, consommé dans la Théologie comme dans la Philosophie, qui s'est fait un grand nom par ses prédications dans l'Eglise Cathédrale; BALAISE SCLEVOPIVLAX, ANTOINE et SPANDON enseignaient la Philosophie des Péripatéticiens; JACQUES était un excellent Grammairien; c'est lui que j'ai eu pour maître, et j'en ai appris les éléments de Philosophie, durant mon séjour à Constantinople. SEBASTE est devenu fort célèbre par son Calendrier Ecclésiastique, mais encore plus par ses écrits sur la controverse de son Eglise avec la Latine. Il y avait DENYS qui était moine, et ALEXANDRE MAUROCORDATO, généralement estimés pour leurs rares connaissances; ils professaient la Philosophie, la Théologie, la Médecine; le dernier a été fait l'Interprète de la Cour Ottomane. Il a laissé un nombre prodigieux de traités et de lettres, que son fils NICOLAS MAUROCORDATO, homme fort versé dans la Littérature Orientale et Occidentale, vient de mettre au jour en Moldavie; on estime surtout entre ces Traités, celui qu'il a composé sur la circulation du sang, imprimé plusieurs fois en Italie; et une grande Histoire du monde, depuis la création jusqu'à notre temps. Ici je prie le lecteur de ne pas regarder la Grèce moderne, comme font la plupart des Chrétiens, avec un air de mépris; bien loin d'être le siège de la barbarie, on peut dire que dans ce dernier siècle elle a produit des génies comparables à ses anciens sages. Et pour ne point remonter plus haut, de nos jours on a vu trois Patriarches, savoir: un de Constantinople et deux de Jérusalem, dont la grande réputation était le juste tribut de leur mérite. CALLINIQUE était celui de Constantinople; doué d'une rare éloquence, et qui eut cela de particulier sur ceux de son rang, qu'il conserva toute la vie sa dignité, et mourut Patriarche. Ceux de Jérusalem étaient DOSITHÉE, et son parent et successeur CHRYSAURH qui on dit être encore en vie. Le premier a composé contre les Latins, trois volumes de controverses qui sont imprimés. Je ne parle pas de ses autres écrits qui lui font tous honneur. Outre ces savans, Constantinople a produit MILECE, premièrement Archevêque d'Arta, et en-

suite d'Athènes; Prélat d'une littérature universelle, mais surtout adonné aux principes de THALÈS, que j'ai appris de lui pendant huit mois; il faut lui joindre ELIE MINTATI, moine, qui fut fait Evêque de Messène dans le Péloponnèse; c'était un Philosophe subtil, qui possédait également la Théologie Scholastique et la Positive. Je trouve encore MANE DE LARISSE, excellent grammairien, MÉTROPHANÈS de l'ordre des Diares, grand amateur de la Poésie, et qui approchait fort des anciens. LICINIUS, natif de Monembasie ou Malvasie, qui possédait à fond la Philosophie et la Médecine; la Cour l'avait choisi pour premier médecin; et l'expérience qu'il avait acquise dans la profession, le faisait généralement estimer des Turcs. Il quitta Constantinople, et étant retourné dans sa patrie, la République de Venise lui accorda le titre de Comte. Environ un an après il fut pris par les Turcs à Monembasie, et j'ai appris qu'il a été pendu publiquement à Constantinople, pour avoir eu longtemps auparavant, commerce de lettres avec les Vénitiens. Nommons aussi CONSTANTIN, fils de DUCAS, Prince de Moldavie, que je place au-dessus de la plupart des anciens Grecs, et qui eut SPANDON pour maître de Philosophie. ANDRONIC de la noble race des RHANGAVI, célèbre pour la parfaite connaissance de la langue grecque; il était très versé dans la lecture des Pères. Je n'oublierai pas JÉRÉMIE CACAVELA, natif de Candie (Crète), moine, et prédicateur de la grande Eglise de Constantinople, qui m'a donné les premières teintures de la Philosophie; non plus qu'ANASTASE CONDOIDI de Corfou, qui a été précepteur de mes enfans; et un autre ANASTASE NAUSIS de Macédoine, qui s'est fait connaître en Allemagne et en Angleterre, par sa capacité et sa profonde connaissance de la langue grecque.

Ce faisceau d'hommes instruits qui entouraient le trône patriarcal, et qui venaient de toutes les parties de la Grèce, marque pour elle une ère de régénération des études classiques, et ce mouvement progressif ne s'est plus arrêté jusqu'au jour où il eût produit son plus beau fruit, l'indépendance du peuple Grec.

(La suite prochainement).

A.



Quinzaine politique du Spectateur.

Il y a quelques jours, le journal grec du Bosphore annonçait que les flottes alliées allaient rentrer à Constantinople; le rédacteur fut jeté en prison, comme dispensateur de fausses nouvelles, attentatoires, il faut le croire, aux intérêts de la Turquie, ou à l'honneur de ses alliés. Le lendemain, le Charlemagne parut à l'entrée du Bosphore, bientôt suivi par les deux escadres. Que signifie ce retour subit? Pourquoi renonce-t-on sitôt à une mesure attendue avec tant d'anxiété, et sur laquelle on fondait de si grandes espérances? C'est, croyons-nous, que le Pont Euxin, ainsi nommé par une euphémisme expressif, se montre à la hauteur de sa réputation inhospitalière, même quand ce sont les flottes des plus grandes Puissances maritimes de la terre, qui osent affronter les orages de ses hivers.

D'autres ont voulu y voir un mouvement rétrograde. Loin de nous cette pensée! Aux Puissances comme la France et l'Angleterre, et comme la Russie, il n'est pas permis de rétrograder. Elles peuvent changer de route; mais l'honneur leur défend de reculer dans celle qu'elles suivent. Aussi savent-elles que tout pas qu'elles font en avant est définitif, et elles mettent toute leur habileté politique à n'en jamais faire, dont elles aient à se repentir. La Russie eût peut-être pu s'abstenir de ses réclamations; elle eût pu ne pas donner un ultimatum, ne pas occuper les provinces. Aujourd'hui elle n'est plus maîtresse de revenir sur ses pas; elle se dégraderait, et s'avouerait vaincue par les Turcs. Elle est même forcée de renchérir sur ses exigences, pour laver les outrages qui lui ont été faits.

Aussi, n'avons-nous aucun doute sur la réponse si impatiemment attendue de l'Empereur Nicolas à la *Note identique*. On dit qu'il insiste sur les propositions du Prince Menschicoff, et nous le croyons. Il la donne du reste par les victoires de ses troupes à Calaphat, et par la marche progressive de ses armées, auxquelles on assure que sa garde a reçu ordre de se joindre. De même, les autres Puissances pouvaient ne pas exhorter les Turcs à la résistance, ne pas leur dire que leur salut et leur existence y étaient intéressés, ne pas faire enfin une démonstration menaçante dans la Mer-Noire. Aujourd'hui, à moins d'avouer qu'elles étaient mal informées, et de changer complètement de ligne de conduite, elles ne sauraient abandonner leurs mesures coercitives contre la flotte russe, ni contraindre les Turcs à signer leur déshonneur, sans se déshonorer avec eux.

Des gens qui se prétendent bien instruits, assurent que le retour des flottes et dû à un dissentiment entre les deux Puissances, dissentiment qui menacerait de rompre leur alliance. Pour notre part, nous le considérerions comme un vrai malheur. Nous attendons l'arrangement définitif de l'Orient de l'accord unanime et non de la division des Puissances. Nous voudrions qu'elles restassent jusqu'à la fin maîtresses de la situation, sans que de nouvelles complications vissent les distraire de la tâche de rechercher le meilleur dénouement final de ce grand drame, et que la crainte de se voir isolées les déterminât à quelque demi mesure, qui prolongerait la crise sans écarter le danger.

Les Puissances occidentales sont aujourd'hui pénétrées de l'idée qu'elles peuvent sauver la Turquie, et la mettre à l'abri de toutes les velléités ambitieuses qu'elles veulent supposer à la Russie. Elles en reviendront. Elles sont

sans doute déjà à compter avec étonnement les échecs successifs de la diplomatie sur cette inextricable question, et à se demander pourquoi tant d'efforts de leur part pour la démêler, ont été couronnés de si peu de succès. C'est qu'elles essaient des moyens ordinaires pour une situation qui est toute anormale. Les Russes menacent la Turquie; pour échapper à leur influence, il faut que celle-ci résiste, et on l'aidera à le faire; on déclarera même la guerre aux Russes pour les forcer à laisser les Turcs en repos. Tout cela serait fort simple, si la Turquie était dans les conditions régulières de tout autre état. Mais elle ne l'est pas, et les Puissances qui l'aident aujourd'hui en ont bien aussi la conscience; elles la laisseraient autrement, sans trop d'inquiétude, se tirer elle-même d'embaras dans ses propres affaires. Un empire de trente millions d'habitants, avec une armée de trois-cents mille hommes, n'a ordinairement pas besoin d'être soutenu pour rester debout. Mais c'est que la Turquie, avec ces apparences de vie et de vigueur, est en train de mourir, et porte en elle-même les germes de sa destruction.

M. S^t Marc Girardin, dans un de ces articles où il sait toujours mettre son grand sens politique au service des plus nobles sentiments, disait l'autre jour (voir les Débats du 19 janvier) que la France n'avait jamais voulu que régénérer l'Orient par l'Orient. Nous sommes tout prêts à rendre ce témoignage à la France. Nous n'oublions ni Navarin, ni l'occupation de la Morée. Nous sommes persuadés que les grandes Puissances, la Russie, comme les deux autres, quelle qu'ait pu être leur politique en d'autres temps, n'ont aujourd'hui aucune envie d'ouvrir en Orient, par des empiètements, une lice aux ambitions

conquérantes, où la paix du monde serait éternellement compromise. C'est plutôt pour mettre cette partie de l'Europe à l'abri de toute entreprise ambitieuse, qu'elles se donnent tant de mal. Elles demandent l'intégrité de l'empire d'Orient, afin que personne ne s'enrichisse de ses dépouilles, et qu'il ait assez de force pour s'y opposer. Mais elles demandent cette intégrité et cette force de l'élément turc. C'est là où est l'erreur. Religieusement et civilement constituée pour l'envahissement et pour les conquêtes, la nation turque ne peut que s'effacer de la scène, depuis qu'il lui est défendu d'envahir de nouveaux pays en Europe; la supériorité des races chrétiennes a tué la race ottomane qui s'est trouvée en contact avec elles; et c'est en vain qu'on conserve un dernier espoir, de la rappeler à la vie; en réglant les rapports du gouvernement turc avec ses sujets chrétiens. D'aucune manière on ne saura plus tromper les destins. Si on allège le joug des Chrétiens, ils le secoueront; ils le briseront au contraire si on essaie de l'appesantir. Il n'y aura dorénavant de salut pour le gouvernement turc, que là où il n'aura que des Turcs à gouverner.

Nous avons plus d'une fois répété ces vérités; mais comme elles forment le nœud de la question, et que les destinées de l'Europe se rattachent en grande partie à l'accueil qu'elles rencontreront, nous ne croyons pas pouvoir trop y revenir. Lorsqu'après maint déboire, les Puissances de l'Europe en seront convaincues, elles s'avouent alors qu'elles jouent un jeu inégal. En effet, pour soutenir la Turquie, elles doivent faire des efforts surhumains, mettre à son service leurs flottes et leurs trésors, et lui envoyer leurs armées d'un bout de l'Europe à l'autre,

sauf à la voir de nouveau exposée aux mêmes dangers, au moment où leurs flottes et leurs armées se seront retirées. A la Russie au contraire il ne faut qu'un souffle pour la détruire. Elle n'a qu'un pas à faire pour l'envahir, qu'un appel à jeter aux populations avides de leur liberté, pour faire éclater le volcan. Un mur qui croule, un enfant le renverserait; des épaules de géant ne sauraient le tenir debout. Voilà où est la position anormale; voilà pourquoi, plus les moyens qu'on emploie sont rationnels, moins ils réussissent. Lorsque les Puissances auront vu qu'en secondant la Turquie elles ne la sauvent pas, au moins pour longtemps, qu'en combattant la Russie, elles ne peuvent l'empêcher d'écraser la Turquie qu'elle tient sous son talon, et qu'elles l'y excitent plutôt, lorsqu'elles auront eu l'expérience que l'élément turc ne peut ni régénérer l'Orient, ni conserver son intégrité, ni lui donner de la force, alors elles devront chercher ailleurs; elles cesseront une guerre inutile, et qui atteint plutôt un but contraire à celui qu'on se propose, et si elles sont unies entre elles, elles n'auront qu'un pas à faire encore, à s'unir aussi avec la Russie, pour examiner de concert, comme on aurait peut-être pu le faire dès le commencement, quelles sont les bases les plus solides sur lesquelles on peut asseoir un nouvel ordre de choses en Orient, quelle est la nationalité qui présente le plus de garanties, et où la civilisation ayant jeté de profondes racines, n'est pas une apparence dérisoire. Nous attendons cet examen avec confiance.

Les ouragans de la Mer-Noire sont venus fort à propos pour prévenir toute collision qui pourrait compromettre ces espérances, et pour donner le temps de la ré-

flexion. L'entente cordiale que nous réclamons peut encore être troublée, elle peut être différée pour quelque temps; mais quoique nos paroles répondent aujourd'hui très-mal aux idées qui préoccupent encore les esprits, et soient probablement accueillies par des sourires d'incrédulité, nous n'avons cependant nul doute qu'un jour ne vienne, où les grandes Puissances, de guerre lasse, ne se donnent la main pour mettre en Orient le seul ordre qui puisse dorénavant y subsister.

A.

Chronique.

En reprenant aujourd'hui le récit des souffrances des Chrétiens en Turquie, nous ne saurions trop répéter que nous tenons nos renseignements de sources les plus dignes de foi.

— Deux jeunes filles grecques ont été enlevées à Vodina, près de Salonique. Leurs parents se sont adressés à l'autorité, qui les a accablés d'injures, et leur a défendu de parler de l'événement.

— Au village Loerané deux Grecs, magistrats municipaux, ont été fustigés par les gardes du corps du Pacha, au point que l'un d'eux expira sous les coups; l'autre a été transporté à l'hôpital de Salonique. On désespère de ses jours.

— A Salonique une conspiration des Ulémas contre le vie de tous les Chrétiens vient d'être découverte. Elle fut déjouée pour le moment. Mais tout annonce que les barbares n'ont pas renoncé à leur atroce dessein.

— Thyatire, le siège de l'une des sept premières eglises

ses dans l'Asie-Mineure, est aujourd'hui habitée par un certain nombre de Turcs, par 800 familles grecques, et par quelques Arméniens. L'évêque avec les primats Grecs ont prié le gouverneur Turc de les protéger contre les vexations et les brutalités de toute nature qu'ils avaient à souffrir de la part des Turcs. Le gouverneur, au lieu de prêter l'oreille à leurs plaintes, les renvoya avec des menaces.

— A Cassaba de l'Asie-Mineure les Turcs ont tué une femme qui était tranquillement assise devant le porte de sa maison.

— Dans différentes villes de l'Asie-Mineure, il a été défendu aux Chrétiens de sonner, non les choches, car elles ne leur ont jamais été permises, mais le tocsin de l'église, et d'enterrer leurs morts autrement que pendant la nuit, et secrètement.

— Les Turcs de Magnésie avaient décidé le massacre des Chrétiens. Le Pacha, qui a des instructions d'empêcher toute occasion de conflit, découvrit et prévint ce malheur.

— En Phocée et à Smyrne les Turcs nourrissaient les mêmes projets sinistres. Ils y renoncèrent pour le moment lorsqu'il virent qu'ils ont été démasqués en Magnésie.

— Des soldats Zéibecs ont dernièrement, non loin d'Antioche, dépouillé et roué de coups un négociant de Smyrne.

— On dit que les Turcs ont égorgé un grand nombre de Chrétiens à Sinope, pour se venger de leur désastre. Nous ne garantissons pas cette horrible nouvelle.

— Un terrible pirate, nommé Morus, affrontant l'autorité turque, était venu mouiller à Ephèse, avec trois bateaux dont il s'était emparé. Une goëlette de la marine ottomane fut envoyée contre lui de Chypre. Mais le pirate s'en empara, et la coula à fond, après avoir égorgé tout l'équipage.

— Au village Boultzi de l'Épire, les Turcs ont tué Alexis Boutriari, un des plus riches propriétaires, et ont pillé sa maison.

— A Doliana de l'Épire, quarante Turcs ont pénétré pendant la nuit dans la maison d'un riche propriétaire grec, nommé Politzanitis, et la dépouillèrent. Ils menacèrent de mort tout habitant qui se montrerait dans les rues. Après avoir chargé un grand nombre de mulets qu'ils ont pris dans le village même, ils ont traversé le village, et se sont retirés avec des chants et des cris de triomphe.

— Voici quelques nouveaux détails, extraits du Journal le Panhellénium, et dont l'exactitude nous a été confirmée par des lettres particulières:

« Le muphti d'Argyrocastro (capitale de l'Albanie) nourrit une haine implacable contre l'évêque grec de cette ville à cause de la protection que ce dernier accorde à ses ouailles, et des efforts qu'il emploie pour les garantir des insultes des musulmans. Voulant à tout prix s'en défaire, il résolut de le faire assassiner; à cet effet il parvint à faire pénétrer de nuit dans la maison de l'évêque un certain nombre de Turcs qui se cachèrent dans la chambre à coucher de ce prélat. Ce soir là l'évêque avait chez lui une nombreuse société, qui ne le quitta qu'au point de jour; cette circonstance fit manquer le coup. L'évêque ayant découvert cet infâme projet, partit le lendemain pour Janina, afin de se soustraire aux persécutions odieuses de son ennemi, et de demander satisfaction d'un attentat dont il a recueilli les preuves les plus évidentes. Il n'y a pourtant pas d'espérance que justice lui soit faite. A.

M. REXIÉRI.

Supplément extraordinaire

DU

SPECTATEUR DE L'ORIENT.

Les exactions sans nom, l'oppression systématique que le gouvernement turc fait éprouver à ses sujets, ont porté leur fruit. Un mouvement insurrectionnel a éclaté dans les districts de Radovitz et de Tzoumerca en Épire, et l'insurrection comptait, d'après les nouvelles les plus récentes, près de 2000 combattans. Les insurgés avaient déjà vaincu deux fois les troupes turques.

Nul doute que tous les chrétiens vont imiter l'exemple que leur donne l'Épire.

En publiant cette nouvelle, nous tenons à constater le véritable caractère de ce mouvement. On tâchera, nous ne le craignons que trop, de l'attribuer, soit à l'instigation d'un état limitrophe, soit à l'influence d'une grande Puissance qui menace aujourd'hui l'existence de la Turquie. Il est à craindre, disons-nous, qu'une pareille supposition ne vienne surprendre la bonne foi d'une grande partie du public. Mais il suffit de connaître la situation que les lois turques créent aux chrétiens sujets de cet empire, pour être convaincu de la spontanéité d'un mouvement dicté par le désespoir. Les Turcs cherchent à se venger sur leurs sujets chrétiens des défaites qu'ils éprouvent dans leur guerre avec les Russes. Non contents de les avoir accablés d'impôts et de corvées, ils leur font éprouver journellement toute sorte de mauvais traitemens, et nous avons dû consacrer

plusieurs pages de notre recueil pour enregistrer une faible partie des souffrances des chrétiens. C'est uniquement le désespoir qui a mis les armes à la main aux insurgés de l'Épire. C'est pour venger les outrages commis contre leur religion, et contre l'honneur de leurs familles, qu'ils se sont soulevés. Tel est aussi le sens de deux proclamations que nous avons sous les yeux, et par lesquelles ils invoquent l'appui de tous les chrétiens de l'Europe; et tel est le véritable point de vue sous lequel tous les amis de l'humanité et tous les membres de la grande famille chrétienne doivent envisager cet événement.
